

M<sup>re</sup> Addaï Scher (1) suppose qu'il était persan ou du moins habitait en Perse, parce que, dans l'interprétation de la leçon de l'Évangile pour le 2<sup>e</sup> dimanche de l'Épiphanie, il dit : « Voici que Suse, qui est tout près de nous, s'appelle aussi Sousterine (2) ». Si la réflexion : *qui est tout près de nous*, est de l'auteur, et non de Şeharbokt cité en dernier lieu, ce serait un indice à retenir; et on s'expliquerait alors mieux que le nom de l'auteur ne fût pas parvenu à 'Abdišo'; on comprendrait aussi pourquoi le plus ancien manuscrit se trouve à Ourmia en Perse, tandis que l'ouvrage si important est resté presque inconnu en Assyrie et Syrie.

(A suivre.)

Fr. J.-M. VOSTÉ, O. P.

## II

### NOTE SUR L'ISTHME DE SUEZ

Tous ceux qui s'intéressent à la Bible savent assez de quelle importance est la notion de l'Isthme de Suez pour la géographie de l'Exode et le Passage de la mer Rouge. Sous le titre « L'Isthme de Suez dans l'antiquité » (3), M. le prof. Hermann Guthe lui consacrait récemment une assez copieuse monographie destinée à servir d'appendice à la 2<sup>e</sup> édition de son célèbre *Bibel-Atlas*. Dans cette édition, en ce qui concerne les limites septentrionales de la mer Rouge dans l'antiquité « au lieu d'un bras de mer assez large s'étendant vers le Nord », Guthe dessine « une langue de mer étroite par laquelle, sans tenir compte des lacs Amers, se faisait la communication des eaux entre le *Birket et-Timsah* (4) et la mer Rouge actuelle ».

Après avoir résumé les controverses récentes au sujet de cette extension vers le Nord du golfe de Suez aux temps historiques, l'illustre géographe tente de donner des preuves nouvelles de l'exactitude de l'hypothèse admise dans la récente édition du *Bibel-Atlas*.

Nous nous garderions d'essayer une critique, certes bien audacieuse,

(1) *R. O. C.*, XI (1906), p. 29.

(2) Dernière ligne de cette leçon; Vat. Syr., 494, p. 89<sup>b</sup>.

(3) *Die Landenge von Suës im Altertum*, dans la *Zeitschrift des deut. Palästina-Vereins*, L, 1927, pp. 67-92.

(4) Aujourd'hui Lac *Timsah* ou Lac d'Ismaïlia.

de ses considérations érudites si nous n'avions le simple et précieux avantage de vivre depuis huit ans dans l'Isthme de Suez et d'avoir consacré beaucoup de nos loisirs à parcourir à pied et à étudier cette partie Sud de l'Isthme, objet particulier de l'article de l'éminent professeur.

Guthe prend comme base première de sa discussion, les positions relatives d'*el-Qolzoum* et de *Suwais* (ou *Souwès*) nommés l'un et l'autre dans deux textes bien connus d'*el-Muqaddasi* (985-86 ap. J.-C.) et d'*el-Idrisi* (1154 ap. J.-C.). De *Suwais*, tous deux ne trouvent rien d'autre à rapporter que la source située en ce lieu et qui fournit une mauvaise eau de boisson aux habitants de la ville voisine d'*el-Qolzoum*. Guthe a soin de faire remarquer que ces deux textes ne mentionnent pas que les navires abordent à *Suwais*, ou en partent, ou qu'un canal y aboutisse, que ce soit un entrepôt ou l'origine de routes terrestres : toutes choses qui sont mentionnées au sujet d'*el-Qoizoum*. Il attache une particulière importance au fait qu'*el-Muqaddasi* écrit « qu'une autre (1) eau, mauvaise, vient par chameaux d'un endroit nommé *Suwais* éloigné d'une « Post-Station ».

Guthe après avoir fait remarquer l'indétermination d'un pareil intervalle, et observé qu'au dire des itinéraires, *el-Qolzoum* se trouve sur la route du Pèlerinage, cite en effet deux itinéraires arabes : celui d'*el-Ya'qubi* (891-92 ap. J.-C.) et celui, précisément, d'*el-Muqaddasi* qui donnent l'un et l'autre comme relais avant *el-Qolzoum*, *'Adsch-rûd* (*'Adjeroud*), où *el-Ya'qubi* mentionne un puits ancien, profond, d'eau amère.

Or il existe aujourd'hui entre *'Adjeroud* et la butte qui porte encore le nom de *Kôm el-Qolzoum* un lieu dit *Bir Soueys* (voir fig. 1).

Il se trouve là les ruines d'un ouvrage de l'époque arabe, restauré par les Turcs. A l'intérieur d'une enceinte fortifiée il y a deux puits, dont le plus important a un revêtement de pierres et paraît très ancien. Entre les puits et à l'extérieur des murs était une vaste citerne encore en très bon état de nos jours.

Dans le Nord de cet ouvrage sont les ruines où Clédat (2), qui a donné le plan du *Bir Soueys*, a ramassé des monnaies romaines. On

(1) Autre que celle qui est apportée par navires. Les navires et embarcations apportaient en effet à Suez les eaux des fontaines de Moïse et des puits de *Chargadeh*. Il existe encore aujourd'hui les ruines de l'aiguade des fontaines de Moïse. Bonaparte en avait retrouvé l'aqueduc. On voit toujours dans le désert à l'Est d'*el-Shatt* les traces de la conduite qui amenait les eaux de *Chargadeh* au rivage en face d'*el-Qolzoum* et les restes de l'aiguade aboutissement de cette conduite.

(2) *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, t. XVIII, p. 186.



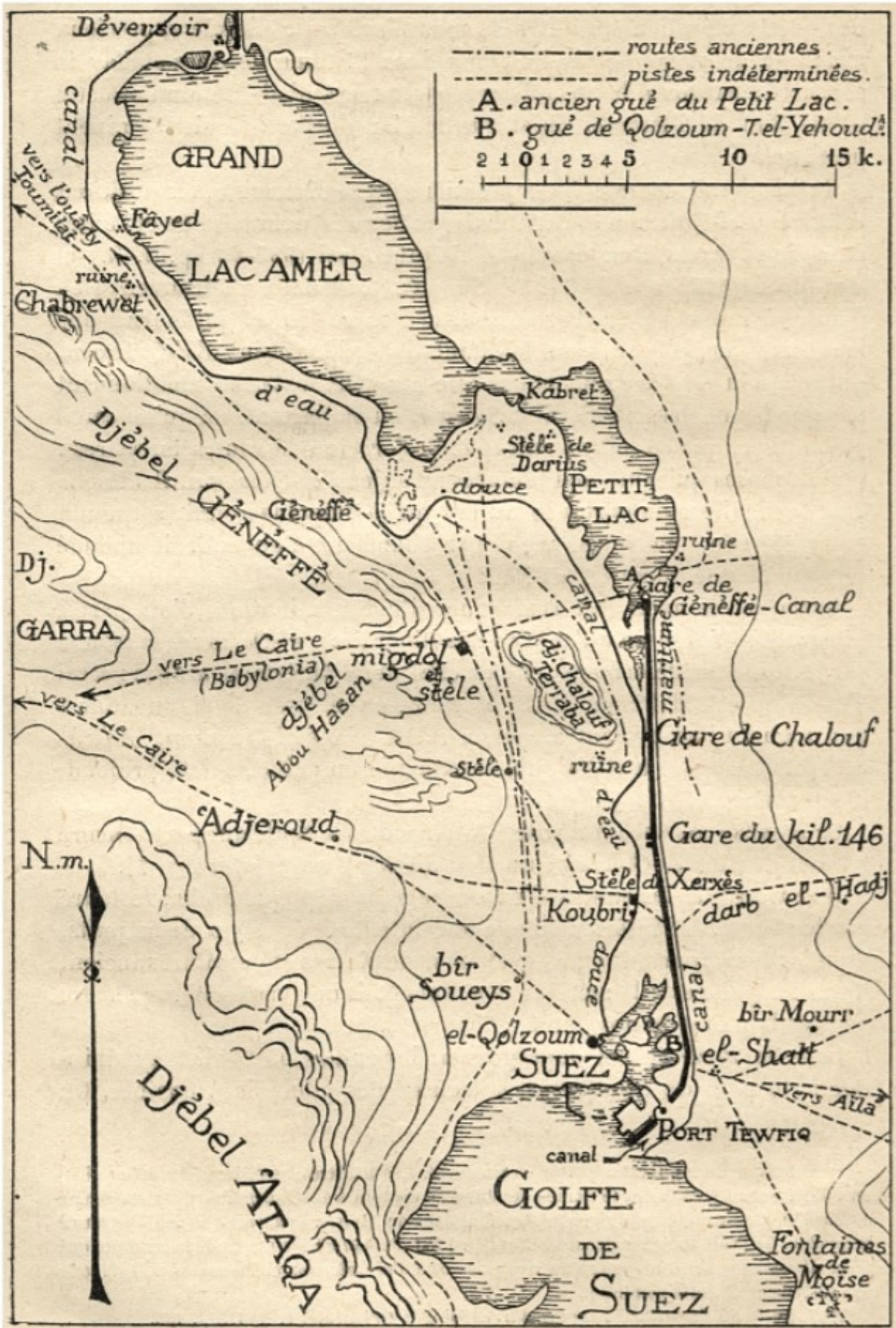


Fig. 1. — La zone méridionale de l'isthme de Suez.



retrouve actuellement encore les vestiges d'une canalisation qui amenait les eaux de *Bir Soueys* à *Qolzoum-Suez*.

Nous possédons une gravure de Jean Peeters 1670, représentant le *Bir Soueys* : des chameaux et des chevaux montés de cavaliers armés de lances viennent s'abreuver au bassin de la citerne; derrière un repli du terrain on aperçoit les minarets de Suez : le paysage représente la chaîne du dj. 'Ataqa à droite, les montagnes de Tih à gauche et la rade de Suez avec quelques navires au mouillage. Nous croyons avec Clédat que cet ouvrage est très ancien; c'est un ouvrage militaire, protégeant deux puits et accompagné de quelques constructions généralement inséparables d'un tel site. Cet ouvrage est à 5 kilomètres environ de la butte de *Kôm el-Qolzoum* sur la route du Caire : c'était la dernière étape sur cette route *Babylonia* (Le Caire) — *Aïla* ('Akaba) avant d'arriver à *el-Qolzoum*. La présence de l'eau, le relais fortifié, les quelques constructions attenantes, le dessin même du paysagiste hollandais, montrent que c'était là un arrêt habituel avant d'arriver à la ville, malgré la proximité de celle-ci. Nous pensons donc, que c'est là l'origine de l'expression employée par el-Muqaddasi et tout nous suggère que ce site est bien le *Suweis* mentionné par cet auteur et el-Idrisi.

Quant à la route du Pèlerinage, nous ne partageons pas l'avis du prof. Guthe. Nous signalerons d'abord que le point où l'actuel *Darb el-Hadj* franchit le Canal Maritime est à 6 kilomètres et non 10, au Nord de Suez. Quant au « pont d'*el-Qolzoum* » cité par el-Ya'qubi, nous le trouvons également cité par Maçoudi († 956).

Cet auteur parlant de l'origine sur la mer Rouge du Canal entre « la mer de *Qolzoum* et la mer de Roum » écrit : « La prise d'eau du côté de la mer de *Qolzoum* se nomme *Darb el-Timsah*, à un mille de la ville de *Qolzoum*; c'est là que se trouve un grand pont que traversent les pèlerins de l'Égypte (1) ». On retrouve à 750 mètres au Nord de *Kôm el-Qolzoum* entre les vestiges d'un quai de marée de l'ancien port de *Clysm* à l'europe du Canal des Anciens à l'ouest, et les ouvrages de l'îlot *Tell el-Yehoudiyeh* à l'Est (fig. 2) les ruines d'un gué double aménagé pour faciliter la traversée du chenal principal de la lagune de Suez, prolongement du golfe. En terre ferme à l'Ouest, le gué est dominé par un Tell qui s'appelle aujourd'hui encore le Tell des Pèlerins. De l'îlot *Tell el-Yehoudiyeh* à la terre ferme à l'Est (2)

(1) MAÇOUDI, *Les prairies d'or*. Traduction de Barbier de Maynard. T. IV [LXVIII], p. 97. Paris. 1865.

(2) Il faut, bien entendu, faire abstraction du Canal Maritime.

de la lagune il existe à travers le chenal secondaire de très faible profondeur deux gués naturels rocheux. Nous avons pu franchir l'ensemble des gués à basse mer sans avoir de l'eau au-dessus du genou.

De la région d'el-Shatt (fig. 1), situé dans le prolongement du gué Sud encore de nos jours le plus fréquenté, les pistes de caravanes vont, les unes vers *Nakhl* par les puits de *Bir Murr*, en rejoignant au pied de la montagne, l'actuel *Darb el-Hadj*; les autres vers *Nakhl* par les puits de *Chargadeh* et de *Bir Mabeouk*, d'autres enfin vers les fontaines de Moïse, *Tôr* et le *Sinaï*.

Pour ce qui est des « ruines d'une ville » placées à l'Est du Canal Maritime sur les cartes de Linant et de Larrousse, à une faible distance au nord de l'actuel *Darb-el-Hadj* et à 8 à 9 kilomètres à l'Est du Canal, nous avons à plusieurs reprises cherché dans ces parages. Nous avons trouvé des formations naturelles, ruissellements d'anciens torrents descendus des montagnes du plateau sinaïtique et ressemblant en effet étrangement à des murs ou à des môles. En plusieurs endroits de cette partie Sud de l'Isthme, il existe de semblables formations : dans la région des rives sud du Petit Lac Amer en particulier, on croirait voir de véritables chaussées faites de main d'homme. Ces « ruines » seraient par ailleurs bien éloignées des limites orientales de l'ancienne dépression formant le prolongement, vers le Nord, du Golfe de Suez. Dans la région de *Koubri*, le long du *Darb el-Hadj* actuel, la dépression reconnaissable à la nature du terrain et à des laisses de coquilles marines s'arrête à moins d'un kilomètre à l'Est du Canal Maritime. Nous ne voyons donc aucune possibilité de reconnaître dans ces formations rocheuses les ruines d'*el-Qolzoum* que les documents anciens nous représentent comme un port maritime et que le texte de Maçoudi place si clairement à peu de distance du « gué des Pèlerins ».

Ces derniers arguments tirés de la position d'un « gué des Pèlerins » à *Qolzoum*, nous paraissent, malgré tout, plus solides que celui qu'invoque Guthe de l'intervalle possible d'une « station de poste » entre *Suwais* et *Qolzoum*.

On trouve dans les itinéraires anciens, entre deux stations, des intervalles très variables et réduits à 2 et 3 mille pas. C'est ainsi que nous relevons dans l'Itinéraire d'Antonin pour la Tingitane : *Sega Municipio* — *Portus Sigensi*, 3; *Toulovida* — *Volubilis*, 3; *Oppida Novo Col.* — *Tigava Castra*, 2; pour l'Italie : *Cumo* — *Puteoli*, 3; pour l'Égypte : *Paremboli* — *Tzitsi*, 2; *Phila* — *Syene*, 3.

Dans la table de Peutinger, sur la voie Aurélienne par exemple : *Tabellana* — *Marta Flum*, 2; sur la Flaminienne : *Tannelum* — *Parma*,



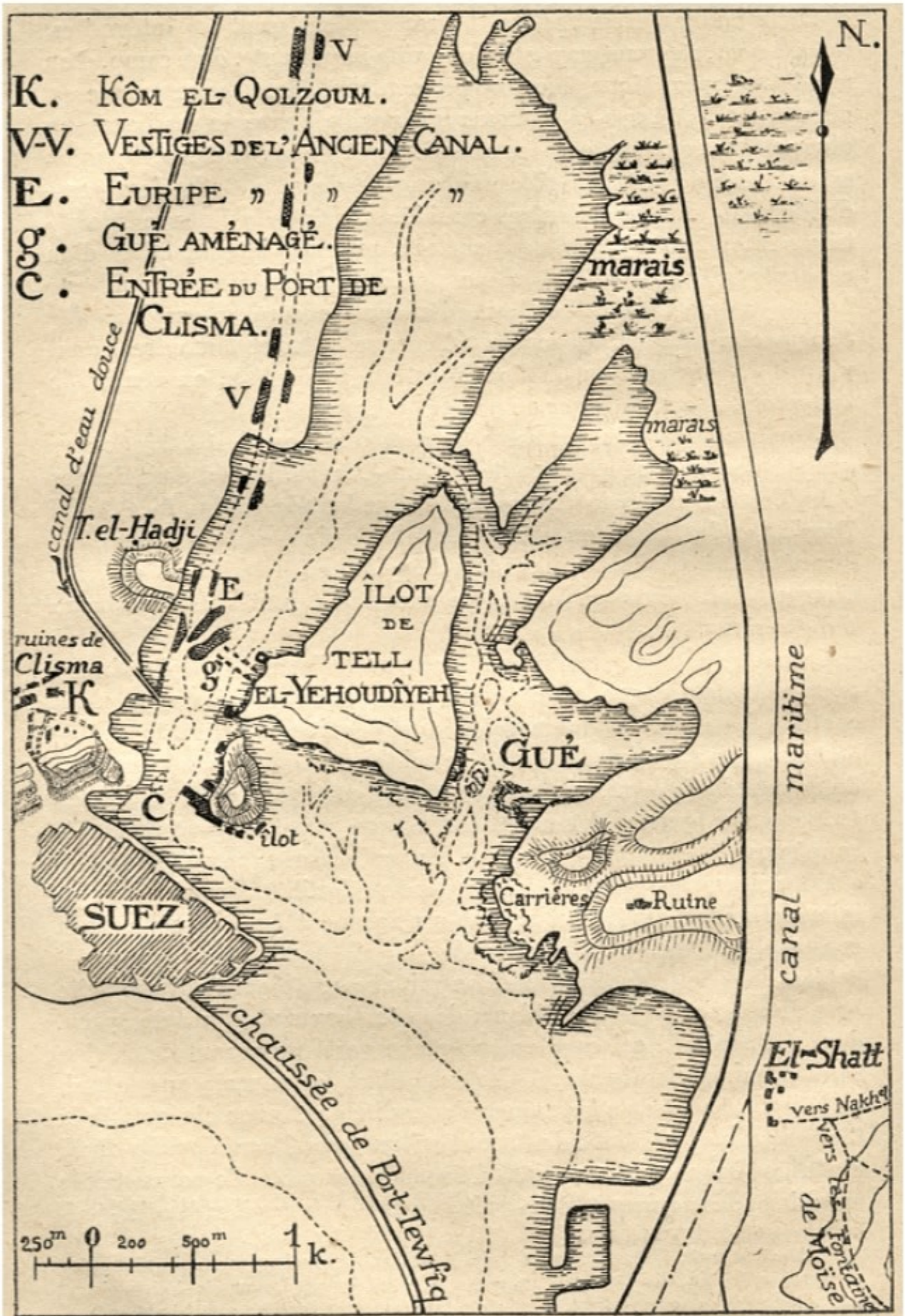


Fig. 2. — Le site de Clisma et le gué antique au Nord de Suez.



2. Ces quelques exemples, on le remarquera, sont les intervalles, précisément, séparant un poste d'une ville importante, d'un camp, d'un accident géographique (fleuve ou promontoire). Nous remarquons aussi pour le cas de *Suwais-el-Qolzoum* une analogie avec un cas beaucoup plus notable : sur quatre voies aboutissant à Rome, la dernière station est *ad Pontem Julii*, à 3 milles seulement de la ville. Guthe s'empresse d'ailleurs de dire que d'autres considérations que la distance kilométrique interviennent, en Orient surtout, pour la détermination d'un relais ; la présence de l'eau, même médiocre, d'une citerne, d'un poste fortifié justement à cet endroit, dénommé encore aujourd'hui *Bir Soueys* et remontant au moins à l'époque d'Hadrien, montrent qu'il y avait là une station où l'on s'arrêtait fatalement, en venant de Babylonia, avant d'arriver au gué de *Qolzoum*.

L'étude attentive du terrain nous a montré que c'est à *Bir Soueys* que venaient se souder à la route Le Caire-'Akaba, les routes anciennes et les grandes pistes modernes qui descendent de Péluse, de l'*Ouâdi Tumilat* et de *Belbeis* en contournant le bassin des Lacs Amers, ou directement à travers ce bassin, à l'époque où il était desséché. *Bir Soueys* était donc en outre un nœud de routes au voisinage d'*el-Qolzoum*.

Guthe tire aussi argument de l'étroitesse de l'actuel *Tell el-Qolzoum* pour en conclure que cette superficie tellement réduite ne pouvait contenir les « palais et les marchés » qu'y avait vus el-Muqaddasi. Une étude un peu attentive du champ de ruines permet de constater ceci : En dehors du Tell qui, malgré que tout le côté Nord ait été réduit en 1923 pour y prendre des matériaux et que la pente orientale ait été coupée par un chemin et d'anciens ateliers, mesure encore 110 mètres sur 80, il existe les ruines d'une enceinte fortifiée à peu près circulaire délimitant au Nord une aire sensiblement égale à celle de la colline elle-même.

C'est dans cette enceinte que l'on voit encore aujourd'hui une belle base de colonne en marbre blanc, deux tambours en granit de Syène, deux éléments de colonnettes en brèche verte provenant de l'église Saint-Athanase de Clysma. Guthe est obligé de convenir que le *Tell el-Qolzoum* représente les ruines d'une ville de Clysma distincte de la Clysma qu'il place à l'Est du Canal Maritime actuel sur le *Darb el-Hadj* et élevée plus au Sud au point où la mer plus profonde permettait le mouillage des navires. Guthe voit là une des *deux villes* (1) d'*el-Qol-*

(1) Il est important de remarquer qu'el-Muqaddasi ne parle que d'une ville d'*el-Qolzoum*, et le bon sens nous oblige à penser que les *deux Qolzoum*, d'el-Idrisi doivent être assez voisines pour avoir été considérées, peu avant lui, comme n'en faisant qu'une.

*zoum* d'el-Idrisi et le κλύσμα κάστρον de Hiéroclès et de Ptolémée : plaçant la ville principale à l'intérieur sur la route du pèlerinage, il en conclut que les ruines du Tell *el-Qolzoum* représentent en effet le κάστρον, la ville principale recevant à l'époque d'el-Muqaddasi, où le canal du Nil était aboli depuis deux siècles, l'eau douce des sources situées au bord de la mer Rouge, dans le Sud. Il faut remarquer à ce sujet que le site où Guthe place cette ville principale est à plus de 9 kilomètres à l'Est de l'ancien canal du Nil, à des rives encore visibles de l'ancienne dépression et que nous n'avons rien pu trouver qui ressemblât à un canal où puissent naviguer les embarcations chargées de ravitailler la ville. Enfin, il est certes bien invraisemblable de penser que le κάστρον et la ville, que les deux villes d'*el-Qolzoum* d'après el-Idrisi, aient été séparés par un intervalle de 12 kilomètres à vol d'oiseau. Alors que Guthe (p. 76 s.) déplore que la ville d'*el-Qolzoum* et ses maisons aient disparu sous les sables, nous verrons, au contraire, comment on retrouve aujourd'hui les vestiges suffisamment éloquents de la *double ville* décrits par les itinéraires chrétiens et les géographes arabes.

Nous considérerons maintenant la discussion que fait Guthe des éléments donnés par les itinéraires anciens. Il base sa discussion sur la table de Peutinger. Nous pensons tout d'abord qu'il est bien téméraire de chercher des données d'ordre topographique dans cette carte qui n'est qu'un itinéraire figuré. Pour n'envisager qu'un exemple connu : Lyon-*Lugdunum* y est placé fort loin du confluent de la Saône et du Rhône et à proximité d'une montagne isolée d'où s'écoule un fleuve *Garona* qui arrose Bourbon-l'Archambault et ne passe pas à Bordeaux. Si Guthe a sans doute raison de voir dans le petit « bras de mer » qui sur la carte sépare Arsinoé de Clysma le prolongement du Golfe arabe vers le Nord, nous ne pouvons le suivre dans l'appréciation qu'il fait, d'après la carte, de la largeur de ce bras de mer; il suffit de comparer, sur la carte même, la largeur relative de ce bras avec la représentation du golfe d'Aïla-*'Akaba* et des bras et canaux du Nil pour voir le peu de fond qu'il est possible de faire sur la représentation topographique de l'itinéraire. Guthe par ailleurs (p. 77) nous veut faire voir que la route d'Aïla à Clysma quand elle atteint la mer à la rive Est du Golfe, a une direction Nord avant de traverser le golfe au Sud du bras de mer dénommé sur la carte *Lacus-Mori*. Or, au delà de Clysma vers Aïla, la route indiquée joint ces deux points par Pharan. C'est là la route Clysma-Suez à Aïla-*'Akaba* par Pharan-*Nakhl* (1). La totalisation des indications milliaires

(1) En réalité les distances itinéraires Clysma... de la... Pharan placeraient Pharan à *el-Themed* entre *Nakhl* et *'Akaba*.



données par l'itinéraire correspond en effet exactement au trajet actuel de Suez à 'Akaba par *Nakhl*-Pharan et est de beaucoup inférieure à l'itinéraire qui joindrait ces deux points en contournant le golfe, route au sud, par *Ouádi Feirán* et le Sinaï (1).

Mais, avant tout, nous ne pensons pas qu'il soit possible de lire sur la carte de Peutinger « Arsinoe-Clysmā XL MP ». Nous croyons au contraire comme Fortia d'Urban (2) que la distance XL écrite se rapporte, comme il est d'usage sur cette table itinéraire, à l'intervalle entre Clisma et la station suivante, dont malheureusement la déchirure du parchemin ne laisse visible que les deux dernières syllabes : «... dela ». C'est l'usage courant, en effet, sur la carte de Peutinger que l'indication milliaire se trouve entre les deux stations que la distance dénombrée sépare. Ainsi sur la feuille intéressant l'Égypte, nous voyons sur la route Péluse-Ascalon l'intervalle de VIII milles séparant *Pelusium* de la station suivante, *Gerra*, indiqué par le nombre VIII écrit entre l'inscription *Pelusio* et l'indication *Gerra* et avant le cran marquant la fin de cet intervalle.

Guthe (p. 75) veut expliquer son interprétation en supposant que la déchirure du parchemin a rendu la lecture indistincte. — Les épreuves photographiques que nous avons pu consulter ne rendent pas évidentes la discontinuité du trait et la disparition du cran indiquant, comme d'habitude, une station. S'il y a une légère déviation du trait à droite et à gauche, elle est vraiment peu perceptible et peut avoir sa cause naturelle dans un retrait des fibres de la peau consécutif à la déchirure. D'ailleurs la présence d'un cran à la place de la déchirure ne vérifierait en aucune façon l'hypothèse de Guthe, car l'inscription milliaire suivante, bien visible sur la carte, L X X X, ne peut s'appliquer qu'à l'intervalle entre «... dela » et « Pharan » et il faudrait admettre que l'indication milliaire entre le cran disparu et l'inscription «... dela » aurait disparu dans la déchirure (et sa largeur ne semble pas le permettre), ou comme cela arrive quelquefois qu'elle n'ait pas été mentionnée (c'est le cas, sur la même feuille pour *Pelusio-Heracleo*, par exemple).

Nous avouons ne pas saisir le raisonnement du prof. Guthe tendant à placer Arsinoé à la rive Ouest des lacs Amers, au site de *Fâyed*, à 40 M. P. = 60 kilomètres de Clisma, en contournant ce bassin des

(1) A remarquer la situation de *Mons Syna* à l'est de la route directe Clysmā-Aila, addition postérieure erronée mais qui confirme ce que nous disions de la valeur cartographique du document.

(2) *Recueil des itinéraires anciens* publiés par M. le Marquis de Fortia d'Urban. Paris, MDCCCXLV.

lacs, alors que le trait de la carte réunissant Arsinoé-Clisma traverse, au dire de Guthe lui-même, le bras de mer reliant ce bassin au golfe Arabique. Nous nous rapprocherons au contraire de l'avis de Kùthmann réfuté par Guthe, qui voit Arsinoé et Clisma très voisines sur un fragment d'itinéraire traversant un étroit bras de mer joignant les « lacus mori », bassin des lacs Amers, au golfe.

Nous croyons avoir démontré dans notre étude sur les « Anciens Canaux, anciens sites et ports de Suez » (1), qu'Arsinoé est le site actuel de Qolzoum à l'embouchure du Canal des Anciens dans le Golfe Arabique. La confrontation des textes itinéraires de Pline avec ceux de Strabon et de Diodore se trouve suffisamment confirmée par le fait que nous avons précisément retrouvé au site de Qolzoum les vestiges incontestables d'un ouvrage comportant, avec les quais et môles d'un port, l'« euripe » du Canal des Anciens venant du Nil à travers les Lacs Amers pour aboutir par cette « euripe » au golfe Arabique. Strabon donne Arsinoé comme embouchure (ἔκδοσις) du Canal dans ce golfe et nous ne pouvons nous arrêter à l'étrange hypothèse de Guthe (p. 79 s.) qui voudrait, qu'au delà d'Arsinoé le Canal traversât les Lacs.

Sans doute nous retrouvons, très nette, une embouchure du Canal du Nil, dans les Lacs Amers, au sud du lieu dit *Serapeum*, appelé aujourd'hui « Déversoir ». Auprès de cette embouchure, au rivage ancien, il y a des ruines très importantes. Ces ruines, que nous espérons bien pouvoir interroger un jour, car cela est nécessaire; ont tout l'air d'être les restes, non d'une ville, mais d'un camp fortifié, place d'armes et entrepôt, d'une époque très antérieure aux temps ptolémaïques; il n'y a rien là d'apparent qui ressemble à une « euripe », ni à la description que donnent Strabon et Diodore; par ailleurs si nous voulions y voir Arsinoé, cela ne correspondrait aucunement aux données itinéraires de Pline par rapport à Péluse.

Guthe (p. 80) est obligé de reconnaître qu'il y a bien les vestiges d'un canal entre les lacs Amers et le Golfe de Suez. Il veut y voir le Canal de Trajan ou celui d'Amrou, mais nous objecterons à cela :

1° — contrairement à ce que dit Guthe (p. 83) la stèle perse de Xerxès la plus méridionale, jalonnant le Canal est non pas à *Chalouf et-Terraba*, mais à *Koubri* (fig. 1), tout proche d'un lieu encore atteint aujourd'hui aux grandes marées par les eaux du Golfe de Suez.

2° — Au Sud du petit lac, nous avons retrouvé deux canaux (voir

(1) Mémoire présenté à la Société Royale de Géographie d'Égypte. T. VII, 1925. Cf. *RB.*, 1925, p. 632.



fig. 3) : leurs embouchures dans le Petit Lac se confondent ; le canal de l'Est est magnifique ; il présente sur plus de deux kilomètres une surface d'eau large de 50 mètres . Celui de l'Ouest est moins large, d'un tracé plus irrégulier et très dégradé . Mais nous avons pu suivre les ruines de ses « cavaliers » jusqu'au seuil de *Chalouf* à 4 kilomètres au sud de son embouchure dans le lac . Il y a donc eu dans cette région deux ouvrages successifs, considérables . Comme les auteurs arabes déclarent qu'Amrou *restaura* en six mois le vieux Canal, le beau Canal de l'Est ne peut être l'ouvrage de ces nouveaux maîtres de l'Égypte ; il ne peut donc être, au plus tôt, que l'œuvre des Romains : ce qui nous obligerait à voir, pour le moins, dans le Canal de l'Ouest l'œuvre ptolémaïque . Cette conclusion va, du même coup, contre l'hypothèse émise par Guthe (p. 80) au sujet du prolongement du Golfe vers le Nord à l'époque ptolémaïque ; le canal, dont nous retrouvons les vestiges entre le Petit Lac et Suez, remonte au moins à l'époque de Xerxès puisque nous trouvons une stèle de ce souverain à *Koubri* à 6 kilomètres au nord de *Kôm el-Qolzoum* .

Si au début de l'occupation perse il est possible qu'il ne se soit agi que d'un canal à niveau destiné à suppléer à l'insuffisance des chenaux tortueux et encombrés entre le lac et la mer, il est certain que le second Ptolémée doit se résoudre à amener les eaux du Nil jusqu'à la mer et à établir à l'embouchure du Canal une manière d'écluse dont nous avons retrouvé les vestiges .

Par ailleurs la présence de couches de sel dans la composition du sol de la cuvette centrale du Bassin du Grand Lac avant 1869 ne serait pas une preuve suffisante de la communication du lac avec la mer à une époque historique aussi récente que le règne de Ptolémée II . Les sels ne sont pas exclusivement des sels marins, mais plus abondamment des sulfates de soude, des muriates de soude . Dans les creux du sol désertique, à travers la région de *Koubri*, où s'étaient accumulées les eaux des pluies en novembre 1925, nous avons, après leur évaporation complète, trouvé les mêmes sels mélangés aux sables poussés par le vent . D'autres raisons nous amènent à penser qu'à des époques historiques plus reculées, jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. environ, il a pu y avoir communications, intermittentes au moins, entre le bassin des lacs et la mer : ce sont la composition du sol, par exemple la présence des bancs de gypse à la cote 7<sup>m</sup>,50 au petit Lac, l'étude des niveaux comparés et de la nature des laisses considérables de coquilles marines en grande majorité érythréennes, et intactes, aux rivages des lacs, de la lagune et du Golfe de Suez, enfin l'étude archéologique des ruines sises au Déversoir, à *Fayed*, près de la station de *Généffé* du

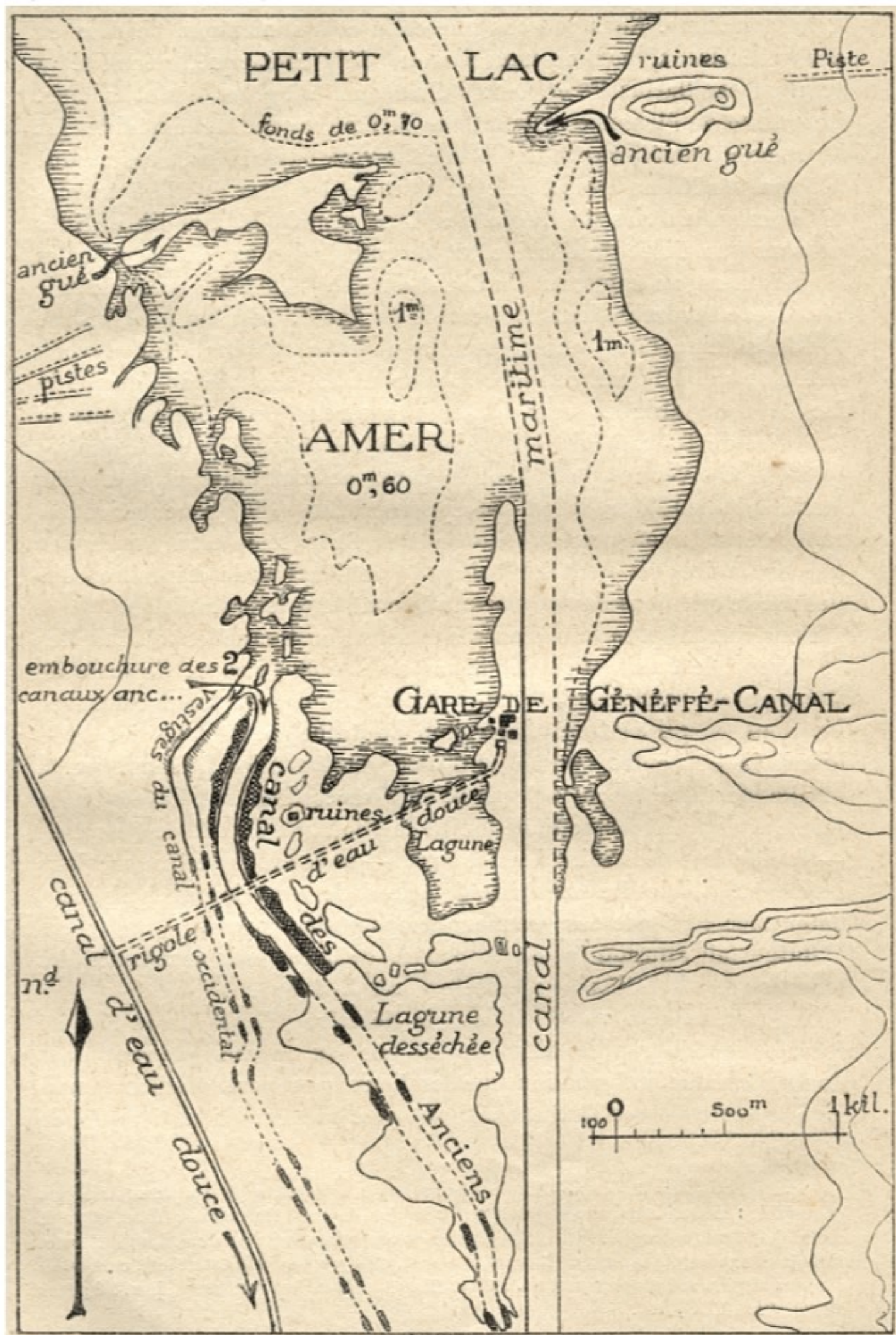


Fig. 3. — Vestiges anciens de canaux et de routes au Sud des Lacs Amers.



Canal Maritime. Nous pensons que cette communication, de plus en plus précaire a, comme nous l'avons déjà remarqué, nécessité la création par Darius I<sup>er</sup> et Xerxès d'un canal entre les lacs et la mer. Le mérite de Ptolémée restaurateur de l'œuvre des Achéménides fut de songer à améliorer le débit de cette voie navigable en restaurant le Canal du Nil au grand Lac, en amenant les eaux du Nil à travers les eaux appauvries du Bassin des Lacs jusqu'à la mer libre. Nous pensons que l'idée de l'euripe fut de retenir les eaux, à la cote des pleines mers, au confluent du Canal dans le Golfe, afin de maintenir un niveau favorable dans l'ensemble du Canal. Ce n'est que lorsque l'adoucissement des eaux, mentionné par Strabon, fut devenu suffisant que l'on put évoquer comme utilité seconde de l'euripe la faculté de séparer les eaux douces et amères (Pline). Si au temps de Grégoire de Tours (1) il semble bien, d'après ce qu'il en écrit, que les eaux douces venues du Nil par le Canal ne contribuaient guère à la fertilité du lieu, la tradition des « premiers temps de l'ère chrétienne » rapportée à Lepère par un négociant de Suez, semble bien indiquer que les navires venaient faire aiguade au Canal et la disposition des lieux telle que nous l'avons retrouvée confirme cette tradition.

Nous verrons plus loin d'autres raisons traditionnelles et textuelles en faveur de la situation de Clisma au site de Qolzoum (le texte de Grégoire en particulier), donc à l'embouchure du Canal retrouvée par nous, ce qui contredit l'assertion de Guthe (p. 81) au sujet de la discrimination entre Arsinoé et Clisma; la fondation ptolémaïque et la ville maritime gréco-romaine se sont successivement élevées sur le même site; avant même toute fouille méthodique du Tell de *Qolzoum*, — fouille très nécessaire à notre avis, — nous avons pu trouver dans les débris des fragments de poterie et de verrerie qui se peuvent dater avec certitude des premiers temps ptolémaïques.

Guthe fait allusion (p. 84) à propos de Heroopolis aux textes des auteurs grecs et latins du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Nous avons déjà vu ici et dans le Mémoire (T. VII) de la Société Royale de Géographie d'Égypte ce que ces auteurs peuvent nous donner comme information sur les lieux que nous étudions, mais nous regrettons que Guthe n'ait pas, avec son érudition si profonde

(1) Ante dictus vero fluvius ab Oriente veniens, ad occidentalem plagam versus Rubrum mare vadit : ab Occidente vero stagnum sive brachium de mari Rubro progreditur, et vadit contra Orientem, habens in longo millia circiter quinquaginta; in lato autem, decem et octo. In hujus stagni capite Clysmā civitas aedificata est, non propter fertilitatem loci, cum nihil sit plus sterile, sed propter portum... GREG. TURON., *Historia Francorum*, I, x, 13; dans MIGNÉ, *PL.*, LXXI, 167.

et sa sagacité ordinaire, analysé les auteurs chrétiens qui, soit directement, soit par compilation des textes antérieurs, nous fournissent des renseignements si précieux sur Clisma et cette partie méridionale de l'Isthme de Suez.

Pierre Diacre (1) en particulier, donne une description dont la connaissance des lieux nous a montré le puissant intérêt. Nous regrettons de ne pouvoir insister ici sur ce qu'il rapporte d'abord des « traces des chars de Pharaon »; disons seulement que les vieux chemins que nous avons suivis dans cette partie sud de l'Isthme présentent comme deux larges ornières à l'intérieur d'alignements rectilignes et parallèles formés des cailloux des chemins ratissés ainsi de chaque côté; l'intervalle de ces ornières est en effet égal à ce que Pierre Diacre considère avec une touchante crédulité comme l'espace-ment des « roues des chars de Pharaon » (2). La description de Clisma est caractéristique, précise et concluante :

Antequam vero pervenias ad montem sanctum Syna, occurrit castrum Clesma super mare Rubrum, ubi filii Israhel sicco pede transierunt mare.

Comme, auparavant, Pierre Diacre a parlé de l'itinéraire *Pélusse-Syna* et que les itinéraires anciens ne donnent de Péluse vers le Sud que deux itinéraires, soit par Babylonia et de là à Clisma (Peutinger), soit de Péluse à Clisma par *Sile* et *Serapiu* (Antonin), voilà donc Clisma situé, sur ces itinéraires, au bord de la Mer Rouge, au point où un passage peut exister vers le Sinaï. C'est une première approximation.

Locus autem ipse (le lieu du passage) non longe à Castro est, id est de Clesma. Clesma autem ipsa in ripa est, id est super mare; nam portus est ibi clausus, qui intro castro ingreditur mare, qui portus mittit ad Indiam vel excipit venientes naves de India; alibi enim nusquam in Romano solo accessum habent naves de India nisi ibi (p. 116).

Cette description est nette. Clisma est au rivage, au bord de la mer; il ne peut donc être question de la chercher comme Guthe, à l'Est de la dépression, à un point que nous avons vu être à plusieurs kilomètres à l'Est des limites encore visibles de cette dépression. Mais c'est une mer *intérieure* qui forme en quelque sorte un port fermé, et pour fermer ce port, la mer remonte jusque vers l'intérieur du

(1) Dans Geyer, *Itinera Hierosolymitana Saec. III-VIII*; t XXXVIII du *Corpus scriptor. eccles. latin.* de l'Acad. de Vienne, 1898 (p. 115 ss.).

(2) P. 115. Nous devons dire que les vieux chemins encore visibles et que nous avons suivis sont en direction générale parallèle à la dépression des lacs et du Golfe et non normale à cette direction. Ceux que mentionne Pierre Diacre ont pu s'effacer.



*castrum*. Cela correspond exactement à la situation du *castrum* à la butte actuelle de *Kôm el-Qolzoum*. Avant les récents comblements du fond de la lagune près de l'écluse actuelle du canal d'eau douce, nous avons encore vu la mer haute entourer par une indentation profonde les environs de la butte. Cette description s'adapte ainsi parfaitement à la situation réciproque de *Clesma castrum*, au site actuel de la butte, et du port intérieur dont nous avons retrouvé les vestiges évidents à l'euripe de l'ancien Canal et aux îlots situés à l'Est de la crique qui forme le chenal du port intérieur, îlots qui pouvaient, à l'heure favorable, se trouver réunis à l'euripe et à la rive occidentale par le gué aménagé dont nous avons également retrouvé les vestiges (voir fig. 2).

Et cela, à notre avis, explique la distinction que certains auteurs, et en particulier la table de Peutinger, peuvent faire entre Arsinoé et Clisma. Arsinoé c'est la fondation ptolémaïque sur un site peut-être plus ancien, sur le fleuve-canal de Ptolémée près de son embouchure, c'est la place qui commande à la fois le gué et le port; le *castrum*, c'est *Kôm el-Qolzoum*. Clisma, nom commun, qui ne paraît comme terme géographique pour désigner ce lieu qu'au II<sup>e</sup> siècle, c'est l'écluse, le lieu où le canal du Nil coule dans la mer, avec les établissements maritimes indispensables et comme inhérents à cette jonction de voies fluviale et maritime.

Cette écluse, le port qui l'accompagne, sont à 600 mètres au Nord de *Castrum* : la plus grande partie du port, des quais et môles sont aux rives des îlots à l'Est du chenal et du canal du Nil : dans ces îlots il y a des ruines, le *Tell el-Yehoudiyeh*. Dans un itinéraire, ces deux agglomérations, le *castrum* à l'Ouest, le port à l'Est, devaient être séparées. On arrive de Péluse ou de *Babylonia* (Le Caire) par les routes ou les pistes du désert, par le *bir Soueys*, à Arsinoé — le *castrum* — où sont les fonctionnaires et la garnison.

Il faut ensuite pour continuer vers Aïla ou le Sinaï franchir le gué de Clisma entre le quai oriental de l'euripe et les établissements de *Tell el-Yehoudiyeh* à travers le chenal du port, en utilisant ce gué aménagé dont nous avons retrouvé la trace (voir fig. 2). Mais ce passage ne pouvait se faire que dans des conditions déterminées de marée ou de service du port. On ne pouvait donc passer d'Arsinoé — le *castrum* de Clisma — à la rive Est du port de Clisma, qu'après un séjour plus ou moins prolongé à Arsinoé qui représente une *mansio* obligatoire sur l'itinéraire. Pour peu que l'on s'attardât à la ville qui accompagnait les établissements maritimes de la rive orientale du port de Clisma, il fallait attendre l'heure favorable pour franchir dans les

meilleures conditions les chenaux peu profonds (1) qui séparent l'île de Clisma de la terre ferme d'Asie.

Le port de Clisma devenait donc ainsi une autre *mansio* obligée, nouveau point de départ sur l'itinéraire. Ce port, c'était comme aujourd'hui le port de la route des Indes et dont la prospérité resta grande tant que dura le canal.

Hic est locus, ubi pervenerunt filii Israhel fugientes a Faraone quando de Egipto profecti sunt; hoc autem castrum postmodum ibi positum est pro defensione et disciplina pro incursione Saracenorum (p. 116).

En traduisant *Saraceni* par Bédouins des tribus sinaïtiques, nous avons là la tradition d'un poste fortifié qui depuis une antiquité sans doute très reculée, commandait le gué de la route du Sinaï. Si, malgré la description bien curieuse du port adjacent, il pouvait y avoir quelque doute sur la position de ce *castrum* de Clisma au site de *Qolzoum-Suez* ou aux ruines du Déversoir au nord du Grand Lac, la suite du texte enlève toute hésitation.

Locus autem ipse talis est, ubi totum heremi sint, id est campi arenosi, excepto monte illo uno, qui incumbit in mari, in cujus montis latere ex adverso conligitur marmor porphyreticum; nam ex eo dicitur appellari mare rubrum, quod hic mons, qui per spatium grande super mare rubrum jacet rosseum lapidem habeat vel porphyreticum, nam et ipse mons quasi rosseo colore est. Qui tamen mons fuit in dextro filiis Israhel fugientibus de Egipto, ubi tamen coeperunt se ad mare appropinquare; nam venientibus de Egipto ad dexteram partem ipse mons est erectus valde et excelsus satis ac si paries, quem putes manu hominum excisum esse... Filii autem Israhel exeuntes de Ramesse primum per medias arenas errando ambulaverunt; cum vero ad mare Rubrum appropiaverunt, tunc mons, de dextro illis qui apparebat, in proximo factus est; et jungentes se ipsi monti perveniunt ad mare, latus autem montis illius excelsi de dextro illis veniebat et mare de sinistro; tunc subito euntibus eis ante ipsos apparuit locus ipse, ubi mons in mare jungebat, immo ingrediebatur, ut promontoria faciunt (p. 116 s.).

Nous nous excusons de cette longue citation : elle est intéressante du point de vue de la tradition biblique et elle est capitale pour achever de déterminer le site de Clisma.

La description de cette montagne rouge très élevée, qui longe la mer, qui se dresse comme un mur, qui se termine dans la mer comme un promontoire, qui, à mesure qu'il s'avance vers le Sud, semble vouloir étreindre le voyageur entre lui et la lagune prolongement du

(1) Il n'y a pas seulement à considérer la hauteur d'eau, mais le courant violent de ces eaux sous l'influence de la marée.



Golfe, cette description ne peut correspondre qu'à la haute chaîne de l'*Ataka*.

Du Déversoir, la montagne la plus voisine, le *Chebrewet*, est à 20 kilomètres dans le S.-S.-E.; elle est quatre fois moins haute que l'*Ataga*, du Déversoir cette montagne en pyramide, et plus au Sud la montagne de *Généffé*, produisent un effet bien mesquin et ne donnent aucunement cette impression presque angoissante que décrit l'auteur; cet auteur et les voyageurs anciens dont il retrace les impressions écrivaient cependant à une époque où la mer ne pouvait leur représenter que le Golfe de Suez d'aujourd'hui; le *recessus* du bassin des lacs et de la lagune leur représentant plutôt, comme l'écrit si curieusement Grégoire de Tours, un *stagnum* et cela nous oblige à voir dans le *promontoire* la chute de l'*Ataka* sur la presqu'île de l'*Adabieh* au Sud de la rade actuelle de Suez. Cette description de l'*Ataga* oblige à placer Clisma à *Qolzoum-Suez*.

Nous trouvons dans l'Anonyme de Plaisance (1) d'autres renseignements bien curieux et qui confirment nos hypothèses.

Exinde (de *Surandela-Gharandel*) venimus ad locum, ubi filii Israhel transeunt mare castra metati sunt. Et illic similiter castellum modicum, infra se xenodochium. Et inde venimus ad locum ad ripam, ubi transierunt filii Israhel. Ubi exierunt de mare est oratorium Heliae, et transcendentes in locum, ubi intraverunt in mare, ibi est oratorium Moysi. Ibi et civitas modica, quae appellatur Clisma, ubi etiam et de India naves veniunt. Quo maris loco, ubi transierunt, culfus exit de pelago majore et extendit intus in multis milibus, qui accessa recessa habet...

Ce texte complète curieusement le précédent. Le voyageur vient du Sinaï; après avoir passé à *Gharandel*, il semble que l'étape au lieu où les Israélites campèrent après le miraculeux passage soit ce que nous appelons aujourd'hui les Fontaines de Moïse.

Il y a en effet, au coin Nord-Est de la palmeraie principale, un monceau de décombres où nous avons recueilli des tessons de poterie d'époque romaine et où Clédat a reconnu un poste romain qui pouvait en effet comporter un *xenodochium*, un abri pour les voyageurs. C'est de là, vraisemblablement par la piste actuelle des Fontaines de Moïse à *el-Shatt*, que les voyageurs arrivent au rivage oriental de la lagune, au rivage du Golfe en face de *Clisma*, témoignage nouveau et important fixant Clisma au site de *Qolzoum-Suez*. Il y a bien, à ce rivage, à l'aboutissement du gué, des ruines, mais qui nous ont paru de très basse époque. D'ailleurs cette rive est percée de carrières d'un mauvais grès (cf. fig. 2). Il serait intéressant, cependant, de faire une

(1) GEYER, *Itinera...*, p. 187; cf. p. 215.

étude détaillée de tous ces vestiges dans le but de retrouver peut-être le souvenir de l'oratoire d'Élie. Arrivé ainsi au passage, l'auteur l'a franchi au rebours du trajet de Moïse; il ne dit pas s'il est passé à gué ou en embarcation, mais ce qu'il importe de retenir c'est qu'il aboutit à Clisma même, et c'est donc bien au gué de Clisma que l'auteur place le passage, et l'itinéraire suivi situe indubitablement Clisma au site de *Qolzoum-Suez*. Il nous semble nécessaire, de faire au *Kôm el-Qolzoum*, autour de cette butte et au *Tell Yehoudiyeh* des fouilles qui achèveraient d'éclaircir l'histoire de ces lieux.

Les dernières lignes de ce texte sont aussi bien intéressantes. A l'époque où écrivait l'auteur, ou tout au moins aux époques contemporaines des auteurs dont il rapporte les souvenirs, le golfe, le *κόλπος* de Strabon, s'étendait très loin vers l'intérieur — *multis millibus* — et les marées s'y faisaient sentir. Nous ne pouvons en tirer la conclusion qu'à ces époques — IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle — la communication, même précaire, existait naturellement, entre le Golfe et le bassin des Lacs. Mais de ce *multis millibus* nous devons conclure, avec vraisemblance, que les eaux marines pénétraient plus avant qu'aujourd'hui. Grégoire de Tours donne au *stagnum*, ensemble des lacs, lagunes, golfe, une longueur de 50 M. P. jusqu'à la tête qui est Clisma, ce qui correspond à peu près à la distance de la rive Nord du Grand Lac Amer à Clisma. Les cultures et la chaussée récente de *Koubri* ont, en tous cas, apporté des modifications puisque, en 1860, Linant a vu la mer dans une région qui correspond au kilomètre 144 du Canal Maritime (1), et le vent du Sud entraîner les eaux de grande marée, par le lit de l'ancien canal, jusqu'à la dépression du Petit Lac Amer. Nous pouvons trouver aussi dans le récit d'Éthérie (2) des témoignages directs, du plus haut intérêt.

Elle commence par déclarer qu'au cours de son voyage du Sinaï à « Arabia-civitas in terra gesse », elle est passée au lieu où parvinrent les Israélites avant le miraculeux passage « qui locus nunc de castro, quod ibi est, appellatur Clisma ».

Elle place donc le passage à Clisma; elle emploie l'expression *castrum* comme Pierre Diacre, qui faisait certainement état du texte d'Éthérie, et nous avons vu déjà ce qu'il fallait entendre par ce *castrum*, la ville forte, résidence du fonctionnaire impérial qui avait la charge du port de la route des Indes.

(1) *Koubri* est au kilomètre 150. Au Nord de la gare du kilomètre 146 la dépression présente un marais où nous avons risqué de nous enliser.

(2) GEYER, *Itinera...*, p. 46 ss.



Nous ne pouvons résister au plaisir de suivre l'auguste voyageuse; si nous allons avec elle nous écarter de Clisma, nous resterons cependant dans cette partie de l'Isthme, objet de l'article de Guthe.

Sunt ergo a Clesma, id est a Mare Rubro, usque ad Arabiam civitatem mansiones quattuor per heremo, sic tamen per heremum, ut cata mansiones monasteria sint cum militibus et praepositis, qui nos deducebant semper de castro ad castrum (p. 47).

Avec une très louable précision, la voyageuse nous redit bien que Clisma est « sur la mer Rouge »; cela nous confirme ce que nous disions du témoignage de l'anonyme et de Grégoire de Tours. Grande dame, elle voyage avec une escorte : elle choisit la route directe « par le désert ». Elle note quatre relais entre Clisma et Arabia, donc cinq étapes. Elle fait remarquer que chaque *mansio* possède un *monasterium*. Il ne faudrait pas voir dans l'expression employée par la pieuse dame un véritable monastère de moines ou de moniales, puisqu'elle-même nous y présente des soldats et des officiers (mousquetaires de ces couvents!).

D'ailleurs elle emploie plus loin le synonyme de *castrum* pour désigner ces *mansiones*. Il faut y voir, pensons-nous, un ouvrage fortifié plus ou moins important, contenant les éléments pour un relais de chevaux et de chariots de transport, refuge pour les pèlerins et les voyageurs, poste pour la garnison, pour le service des étapes et comprenant peut-être quelquefois aussi un sanctuaire. Nous en trouverons un exemple remarquable dans le « migdol » du *Djébel abou-Hassan*.

In eo ergo itinere sancti qui nobiscum erant, hoc est clerici vel monachi, ostendebant nobis singula loca, quae semper ego juxta scripturas requirebam; nam alia in sinistro, alia in dextro de itinere nobis erant, alia etiam longius de via, alia in proximo. Nam michi credat volo affectio vestra, quantum tamen pervidere potui, filios Israhel sic ambulasse ut quantum irent dextra, tantum reverterentur sinistra, quantum denuo inante ibant, tantum denuo retro revertentur, et sic fecerunt ipsum iter, donec pervenirent ad mare Rubrum (p. 47).

La route militaire à travers le désert, telle que la suit la pèlerine, n'est pas, dans son esprit, la route sinueuse qu'elle attribue au peuple de Moïse; il ne lui paraît donc pas surprenant, et à juste raison, que les étapes du peuple de Dieu puissent lui être montrées à droite ou à gauche, au loin ou tout auprès de son propre parcours.

Nam et Epaulum ostensum est nobis, de contra tamen, et Magdalum fuimus. Nam castrum est ibi nunc habens praepositum cum milite, qui ibi nunc praesidet pro disciplina romana. Nam et nos juxta consuetudinem deduxerunt inde usque ad aliud castrum (*ibid.*).

Il ne faut pas penser que l'énumération des sites bibliques, qu'à sa demande « les saints et les religieux » lui montrent, puisse nous donner la clé de la localisation du passage. Il suffit d'avoir été une fois pèlerin en sa vie pour avoir idée de la valeur de tels renseignements. Mais ce qui est intéressant c'est la tradition que cette énumération nous représente, et il arrive qu'une étude critique assez sérieuse peut apporter une précieuse lumière.

Avant d'arriver au premier *castrum* qui est le *magdalum*, le « migdol », on montre au loin, en face, à Éthérie l'*Epauleum*. Ce mot est l'équivalent de l'expression ἔπαυλις « maison de campagne, étable, bivouac » par laquelle, à ce chapitre de l'Exode, les LXX ont traduit l'hébreu Pihahiroth; au chapitre xxxiii des Nombres, les mêmes LXX emploieront πτόλις Ἐιρώθ. Lorsqu'on suit la route que suivit Éthérie en venant de Suez, avant d'arriver au migdol de *Djébel abou-Hassan*, on découvre tout à coup le grand Lac Amer, et au pied de la montagne de *Généffé*, dans ce véritable défilé qui est entre la montagne et la rive du lac, les palmiers qui bordent le Canal d'eau douce. Sans doute il n'y avait pas, aux temps mosaïques, de canal d'eau douce, mais il pouvait y avoir au bord d'un lac, d'une mer, où se déversaient les eaux du Nil, des infiltrations d'eau susceptibles d'alimenter une certaine végétation. Au bord d'une lagune salée dépendant du grand lac, à 2500 mètres de *Généffé*, nous avons trouvé des troncs de palmiers pétrifiés. A l'époque d'Éthérie, où les eaux du Nil alimentaient uniquement le lac, l'impression du voyageur en arrivant au Dj. *Abou-Hassan* devait être telle que nous l'éprouvons aujourd'hui et il serait assez naturel qu'on lui eût montré l'ἔπαυλις dans quelque domaine rural de la région de l'actuel *Généffé*.

Elle arrive au Migdol, *Magdalum*. C'est le premier poste fortifié, avec garnison, sur la route du désert; c'est la première étape après Clisma. Or, à 22 kilomètres au N.-N.-O. de Clisma, sur la route encore suivie aujourd'hui par une grande piste, il y a les ruines d'un *migdol* de Sétî I<sup>er</sup>, sur le petit mouvement de terrain appelé le Dj. *Abou-Hassan*. Clédat (1) qui a exhumé et clairement identifié le monument y a trouvé des adaptations « romaines ou byzantines »; une des chambres avait été, sous les dynasties égyptiennes, un sanctuaire de Hathor qui, à l'époque romaine, fut séparé par des cloisons en trois pièces, dont l'une très exiguë. L'ensemble du monument constitue un carré de 19 mètres de côté environ. Cette ruine correspondrait au *magdalum*, au migdol, mieux que les autres ruines de la même région. Les ruines

(1) *Bulletin de l'Inst. Français d'Archéologie Orientale*, T. XXI, p. 209 ss.



sises à 1800 mètres au S.-O. de la station de *Chalouf* du chemin de fer sont dans l'Est de la route du désert, et bien près de Clisma; sans parler du vaste camp de *Kabret*, tout à fait excentrique à la route du désert, il y a le grand ouvrage (50 mètres de côté) situé au rivage du lac Amer à 2 k. 500 au S.-S.-E. de *Fâyed*, au voisinage duquel on reconnaît les vestiges d'anciennes routes du désert. Mais ce fortin est *au bord* de la mer, — ce que la voyageuse aurait mentionné, — et à 45 kilomètres de Suez, ce qui est excessif pour une étape par le chemin pénible du désert.

Ce monument de *Fâyed*, où nous avons retrouvé beaucoup de débris de poteries romaines et byzantines, pourrait répondre à l'*aliud castrum* du texte d'Éthérie; il y a 23 kilomètres du migdol à cet ouvrage.

Et locus Belsephon ostensus est nobis, immo in eo loco fuimus. Nam ipse est campus supra mare Rubrum, juxta latus montis, quem superius dixi, ubi filii Israhel, cum vidissent Egyptios post se venientes, exclamaverunt (p. 47).

Ce Beelsephon est montré du migdol, ou sur le chemin du migdol à l'*aliud castrum*. Il nous semble ici assez étonnant que la voyageuse, en parlant du migdol, n'ait pas parlé de la stèle de Ramsès II qui est à quelques mètres de ce monument.

Lorsque Clédat étudiait cette région, c'est la stèle qui lui fit découvrir le migdol. Il est vrai que la pèlerine n'a pas mentionné une stèle semblable située sur la route même qu'elle suivait, à 8 kilomètres au Sud de celle qui flanquait le migdol (1). Cette magnifique pierre levée, dédiée aux dieux de l'Orient, devait se voir de loin; ce n'est pas toutefois ce qu'Éthérie désigne par Beelsephon, qu'elle décrit comme un lieu géographique, une plaine ou plateau légèrement élevé, au bord de la mer, sur le flanc d'une montagne que dans son esprit — car le texte n'en parle pas, — elle a déjà désignée et qui ne peut être que la montagne de *Généffé*.

Si nous admettons que les souvenirs de la voyageuse sont précis, nous sommes obligés de chercher le lieu entre le migdol et l'*aliud castrum*, vers les lacs Amers: il ne peut plus être question du Golfe de Suez, après deux étapes. Or rien ne répond aussi bien à la description que la plaine qui s'étend entre le Petit Lac Amer, le migdol et le grand Lac Amer, dominée au Nord-Ouest au-dessus de la mer, par la montagne de *Généffé* (2). Mais remarquons l'importance de ce

(1) Ces deux belles stèles dédiées par Ramsès II aux divinités orientales parmi lesquelles est mentionné Baal, sont aujourd'hui dans le jardin du Musée d'Ismaïlia.

(2) Remarquons que pour cette grande étendue d'eau qu'est le bassin des lacs, Éthérie dit *Mare Rubrum*. Cette façon toute naturelle de s'exprimer explique que les anciens ont pu considérer cette mer intérieure comme la mer Rouge elle-même (Strabon).

récit pour fixer une tradition biblique qui semble différente de celle que nous avons trouvée aux récits de Pierre Diacre et de l'Anonyme, et de ce qu'Éthérie elle-même déclare en parlant de Clisma. Le camp des fils d'Israël au moment où l'ennemi débouchant du défilé de *Généffé* apparaît derrière eux, est fixé dans cette plaine entre les deux lacs amers, entre cette mer et un migdol que nous retrouvons encore aujourd'hui, migdol contemporain du grand-père de Ménéphthah. Le lieu de contact des deux peuples désormais ennemis n'est pas forcément le lieu du miraculeux sauvetage d'Israël pris entre les forces régulières de la police de Pharaon et la mer. Mais nous devons, pour achever de préciser cette tradition ici révélée, mentionner que l'identification de deux des lieux du texte sacré — le migdol et la mer — est complétée par ces deux observations : au migdol de Sêti, la route de Clisma que suit Éthérie est coupée par une route transversale directe vers le Nil; cette route aboutit à deux gués du petit lac amer, l'un au Sud l'autre au Nord, de la station actuelle de *Généffé* du Canal Maritime (voir fig. 3).

Oton etiam ostensum est nobis, quod est juxta deserta loca, sicut scriptum est, nec non etiam et Soccoth. Soccoth autem est clivus modicus in media valle, juxta quem colliculum fixerunt castra filii Israhel (p. 47).

La voyageuse dit que Oton et Soccoth lui furent montrés; la route qu'elle suit n'y passe pas. Elle suit jusqu'à Pithom la route du désert. *Oton* ne peut être que l'Étham biblique. Étham est montré à Éthérie dans le trajet suivi entre l'*aliud castrum* où elle fut conduite par la garnison du migdol, et Pithom. Nous avons supposé que l'*aliud castrum* est le fort de *Fâyed*, car il n'existe, à notre connaissance, aucune ruine autre que celle-là entre le migdol et les ruines sises au Déversoir.

A la fin du iv<sup>e</sup> siècle, par le Canal venu du Nil, l'eau douce arrivait au grand Lac, où, se mélangeant aux sels constituant le fond de ce bassin, elle pouvait devenir quelque peu saumâtre. Mais, dans la vallée qui s'étend aujourd'hui entre *Néfiche* et le Déversoir, les eaux du Canal amenaient assurément une certaine fertilité et tout ce pays devait présenter assez bien l'aspect qu'il offre aujourd'hui qu'il est arrosé par le Canal d'eau douce de *Néfiche* à Suez. La route passait à l'Occident de cette vallée, sensiblement là où passe de nos jours le chemin de fer, sauf qu'à partir de la station appelée maintenant *Serapeum*, là où furent trouvés les débris de la stèle de Darius (qui amenèrent Davilliers, en 1799, à donner à ce site le nom trouvé dans



l'itinéraire d'Antonin), la route devait suivre la vallée du Canal ancien contournant par l'Ouest les terres fertiles de *Bîr abou-Ballah*.

Donc les monuments très importants, dont nous retrouvons les ruines au Déversoir, étaient en dehors de la route suivie par la voyageuse; mais on voyait ces monuments, on les lui pouvait indiquer. Or, ces ruines sont tout auprès de l'embouchure de l'ancien Canal dans le Grand Lac. La ruine la plus importante est celle d'un ouvrage fortifié de 145 mètres de long sur 45 de large, qui pouvait faire partie de cette forte ligne d'ouvrages qui constituaient, de Péluse à la mer Arabique, la frontière fortifiée, l'Étham, de l'empire. Cette grande enceinte fortifiée du Déversoir est bien à la « limite du désert » qui commence aussitôt dans l'Est. Toutes ces raisons nous portent à croire que l'Étham que l'on montrait à la voyageuse comme le site biblique traditionnel est bien le groupe de monuments dont les ruines considérables sont proches du lieu appelé aujourd'hui « Déversoir » à la rive Nord du Grand Lac Amer.

On montre à la voyageuse *Soccoth* : dans l'ordre des lieux mentionnés, c'est logique. On le lui montre comme une petite colline au milieu de la vallée. S'il s'agit de la vallée qui va de *Bîr abou-Ballah* vers Déversoir nous n'y connaissons que deux collines qui puissent répondre à cette vague mention : celle qui porte actuellement le santon de *Cheikh Ennedeck*, et le *Djébel Mariam*. Comme au pied du *Dj. Mariam* se trouvent les ruines de *Thaubastum*, ville gréco-romaine qui existait encore au iv<sup>e</sup> siècle, il est possible que l'on y montrât le *Soccoth* biblique. Cela s'accorde assez mal, en vérité, avec les découvertes et les hypothèses de Naville (1), avec les données de la stèle de Ptolémée I découverte à *Tell el-Maskhouta-Heroopolis* qui semble bien faire de Thékou-Soccoth le pays dont Héroopolis-Pithom aurait été la métropole religieuse et administrative. Il y a 20 kilomètres de *Tell el-Maskhouta* à *Thaubastum*, ce qui n'aurait rien d'excessif pour l'extension de ce pays frontière. Il est possible aussi d'ailleurs qu'Éthérie parle de la vallée où la route l'amène, l'*ouâdi Toumilat* et qu'il faille chercher *Soccoth* dans une colline de cette vallée entre *Néfiche* et *Tell el-Maskhouta*.

Pithona etiam civitas, quam aedificaverunt filii Israhel, ostensa est nobis in ipso itinere in eo tamen loco ubi jam fines Egypti intravimus relinquentes jam terra Sarcenorum; nam et ipsud nunc Pithona castrum est. Heroum autem civitas, quae fuit illo tempore, id est ubi occurrit Joseph patri suo Jacob venienti, sicut scriptum est in libro Genesis, nunc est come, sed grandis, quod nos dicimus vicus. Nam ipse vicus

(1) NAVILLE, *The Store-city of Pithom*.

ecclesiam habet et martyria et monasteria plurima sanctorum monachorum, ad quae singula videnda necesse nos fuit ibi descendere juxta consuetudinem quam tenebamus. Nam ipse vicus nunc appellatur Hero, quae tamen Hero a terra Iesse miliario jam sexto decimo est, nam in finibus Egypti est : locus autem ipse satis gratus est, nam et pars quaedam fluminis Nili ibi currit. Ac sic ergo exeuntes de Hero pervenimus ad civitatem, quae appellatur Arabia, quae est civitas in terra Iesse (p. 47 s.).

La station biblique qui est ensuite montrée à Éthérie est Pithom, la ville de Pithom ; mais la pèlerine a soin de dire qu'elle lui fut montrée sur le chemin même qu'elle suivait ; elle y passe, elle y arrive : il y a là un *castrum* où la conduit le détachement régulier qui depuis Clisma, de relais en relais, l'escorte. A Pithom elle arrive dans la terre d'Égypte, elle est sortie de la terre des Sarrasins ; c'est là, dit-elle, que fut autrefois l'Heroopolis de la Genèse, lieu de la rencontre de Joseph et de Jacob ; c'est, à l'époque où elle écrit, un *come*, un *vicus*, un gros bourg qui s'appelle Hero, où il y a église, chapelle et monastères, pays fertile arrosé par une dérivation du Nil. Il nous paraît difficile de trouver une meilleure confirmation des hypothèses de Naville, basées elles-mêmes sur des découvertes de documents incontestables, et assimilant les ruines de *Tell el-Maskhouta* à Pithom-Heroopolis.

Pour quelqu'un qui, depuis *Fâyed*, a côtoyé le désert, n'a eu pour se reposer les yeux que les maigres cultures de l'étroite vallée du vieux canal entre *Bir abou Ballah* et le lac Amer, et qui arrive au site de *Tell el-Maskhouta*, là où s'élargit vers l'Ouest la belle vallée de l'*ouâdi Toumilat*, vraiment il éprouve la joie de quitter le maigre pays de bédouins nomades pour entrer dans la grasse et plantureuse Égypte. Là est le *castrum* ; oui, venant de *Fâyed*, laissant à l'Est l'Étham, la forteresse avancée du Déversoir, le premier *castrum* que l'on rencontre en arrivant à l'*ouâdi Toumilat*, à 40 kilomètres de *Fâyed*, ce qui correspond à une étape vraisemblable hors du désert proprement dit, c'est l'oppidum que Naville et Clédat ont fouillé ; c'est la ville murée de 200 mètres de côté fondée par Ramsès II, restaurée par Ptolémée II, où Naville trouva des inscriptions romaines du début du IV<sup>e</sup> siècle.

Les documents égyptiens du temps des Ramessides, d'Osorkon, et de Ptolémée, présentent ce lieu comme Pi-Toum, métropole religieuse et civile du pays de Thou-Ket, ou Thé-Kou, pays frontière ; les documents romains nomment la place Ero, Éthérie Hero ; les LXX disaient Heroopolis comme Strabon et Plin. Notre voyageuse trouve le pays fertile ; elle y voit un Nil ; là, en effet, elle trouve le large canal qui depuis la vieille dynastie réunit le Nil au bassin actuel des lacs Amers, véritable bras artificiel du grand fleuve remplaçant un bras naturel



défaillant et qui se gonfle encore à l'époque des crues. A 200 mètres à l'Est de l'oppidum, Naville a trouvé, dans le faible périmètre qu'il a pu fouiller, les ruines du bourg d'Héroopolis, et il serait à souhaiter que de nouvelles campagnes cherchent à retrouver trace des souvenirs chrétiens que nous fait espérer le texte d'Éthérie.

Si nous considérons tous ces témoignages des auteurs chrétiens, nous remarquons qu'ils coïncident avec ce que nous rapportent les Anciens, avec les documents fournis par l'archéologie, avec, surtout, ce que l'étude et la connaissance des lieux nous décèlent. Il ne reste plus dans notre esprit de doute sur l'identification Arsinoé = Clisma = *Qolzoum* avec les sites de *Kôm el-Qolzoum* et des îlots de la lagune de Suez, à la localisation de Pithom Héroopolis au site de *Tell el-Maskhouta*. Nous pensons qu'à des temps historiques, pour préciser : à l'époque de l'Exode, il y avait entre le bassin actuel des lacs et le fond du golfe de Suez, une communication précaire sans doute, intermittente peut-être suivant les niveaux moyens de la mer — ce qui laisse au passage des Israélites tout son caractère miraculeux —, mais suffisante pour créer entre l'Égypte et le désert de l'Est un obstacle important, en quoi nous nous trouvons d'accord avec le professeur Guthe.

Un passage à travers cette dépression de lacs, lagunes, chenaux, marais ne se pouvait trouver qu'au gué de Suez encore pratiqué de nos jours — c'est le passage principal —, et aux gués du petit lac amer au voisinage de son extrémité Sud actuelle.

Mais nous exprimons le vœu que ces hypothèses soient confirmées — ou infirmées — par l'étude archéologique des ruines qui jalonnent le bassin des lacs et la dépression, du Déversoir jusqu'au Tell de *Qolzoum*.

Bourré, octobre 1927.

C. BOURDON,  
Capitaine de corvette.

---